

# Livres de chevet de Montaigne à Mitterrand

Convegno internazionale di studi  
Gargnano - Palazzo Feltrinelli 15-17 giugno 2017

A cura di Alessandra Preda e Eleonora Sparvoli

ISSN 2281-9290  
ISBN 978-88-7916-856-4

Copyright 2018

*LED* Edizioni Universitarie di Lettere Economia Diritto  
Via Cervignano 4 - 20137 Milano  
Catalogo: [www.lededizioni.com](http://www.lededizioni.com)

I diritti di riproduzione, memorizzazione elettronica e pubblicazione con qualsiasi mezzo analogico o digitale (comprese le copie fotostatiche e l'inserimento in banche dati) e i diritti di traduzione e di adattamento totale o parziale sono riservati per tutti i paesi.

---

Le fotocopie per uso personale del lettore possono essere effettuate nei limiti del 15% di ciascun volume/fascicolo di periodico dietro pagamento alla SIAE del compenso previsto dall'art. 68, commi 4 e 5, della legge 22 aprile 1941 n. 633.

Le riproduzioni effettuate per finalità di carattere professionale, economico o commerciale o comunque per uso diverso da quello personale possono essere effettuate a seguito di specifica autorizzazione rilasciata da: AIDRO, Corso di Porta Romana n. 108 - 20122 Milano  
E-mail [segreteria@aidro.org](mailto:segreteria@aidro.org) <<mailto:segreteria@aidro.org>>  
sito web [www.aidro.org](http://www.aidro.org) <<http://www.aidro.org>>

---

La realizzazione e la pubblicazione di questo volume sono state finanziate dal Dipartimento di Lingue e Letterature Straniere dell'Università degli Studi di Milano

*In copertina:*  
Georg Pauli, *The Reading Light* (1884)

*Videoimpaginazione:* Paola Mignanego  
*Stampa:* Digital Print Service

# Sommario

Introduzione <i>Alessandra Preda</i>	9
---	---

## I LIBRI PREDILETTI

---

### TESTIMONIANZE

S'endormir en lisant. Variations littéraires et picturales sur le livre de chevet <i>Florence Dumora</i>	15
“O que c'est un mol et doux chevet, et sain, [...]”. Montaigne lecteur <i>Jean Balsamo</i>	27
La stufa e il comodino. Riflessioni sul <i>Discours</i> di Descartes <i>Elio Franzini</i>	43
Il libro e la voce. Tra François de Sales e Fénelon <i>Benedetta Papasogli</i>	53
Une affinité élective. Voltaire lecteur de l'Arioste <i>Vincenzo De Santis</i>	65
Les poésies d'Ossian, livre de chevet de Napoléon et de sa génération <i>Jean-Louis Haquette</i>	79
Livre de chevet? non, mais “coffret spirituel” du salon <i>Liana Nissim</i>	91
Un interminabile livre de chevet. Il Balzac-Frenhofer di Henry James <i>Susi Pietri</i>	103
Albert Camus, l'écrivain qui n'a pas eu de chevet <i>Pierre-Louis Rey</i>	115
Lire Rabelais en Acadie. “La vraie langue” d'après Antonine Maillet <i>Cristina Brancaglioni</i>	127
<i>Le rêve et son interprétation</i> : livre de chevet d'Henry Bauchau ou Freud au chevet de l'écrivain? <i>La sourde oreille ou le rêve de Freud</i> entre inconscient, psychanalyse et écriture <i>Michele Mastroianni</i>	139

Leggere Omero a New York in situazioni estreme. <i>De l'Iliade</i> di Rachel Bespaloff (1943) e <i>Why We Came to the City</i> di Kristopher Jansma (2016) <i>Silvia D'Amico</i>	161
---	-----

II

LIBRI PREDILETTI

---

RAPPRESENTAZIONI

De <i>Don Quichotte</i> au <i>Page disgracié</i> : la passion des lectures compulsives. Le lecteur-personnage, puis auteur, au XVII <sup>e</sup> siècle <i>Christian Biet</i>	177
<i>Paul et Virginie</i> , livre de chevet du XIX <sup>e</sup> siècle. Histoire d'une décadence <i>Guy Ducrey</i>	191
Un livre incomparable. Jean Floressas des Esseintes lecteur de Baudelaire <i>Marco Modenesi</i>	201
Livres de chevet dans l'apprentissage du Narrateur de la <i>Recherche</i> <i>Eleonora Sparvoli</i>	209
"Je vous envoie donc le mien". Le don du livre dans <i>Lettres à Anne</i> (1962-1995) et <i>Journal pour Anne</i> (1964-1970) de François Mitterrand <i>Florence Naugrette</i>	219
"Il trimbalaît toujours un imposant Littré". Secours et pièges d'un "livre-chevet" (ou deux) chez Raphaël Confiant <i>Francesca Paraboschi</i>	229

III

LIBRI PREDILETTI

---

POETI DI OGGI

L'immediatamente vicino <i>Stefano Raimondi</i>	249
Leggere, tradursi nell'altro, scrivere <i>Fabio Scotto</i>	253
Tavole / Tables	263
Indice delle opere letterarie, filosofiche, storiche e religiose <i>a cura di Giorgia Testa Vlahov</i>	271

Liana Nissim

## Livre de chevet? non, mais “coffret spirituel” du salon

DOI: <http://dx.doi.org/10.7359/856-2018-niss>

*Tout, au monde, existe pour aboutir à un livre*<sup>1</sup>

On le sait: affligé très tôt de cruelles insomnies, Mallarmé dormait peu et dormait mal: “je n’ai plus le sommeil, depuis, déjà, bien des années” écrivait-il dans une lettre en 1897<sup>2</sup>; et “cette insomnie permanente [...] donne lieu à une divagation très elliptique dans *Confrontation*”<sup>3</sup>, où la nuit sans sommeil se définit comme “la nuit sans disparition”<sup>4</sup>.

Aussi, au lit (trop semblable à un tombeau) et au sommeil (trop semblable à un “retour au néant primordial”<sup>5</sup>) Mallarmé préférait-il “la lucidité nocturne du veilleur”<sup>6</sup>; et il aimait passer une grande partie de ses nuits studieuses à sa table, sous le “calme doré”<sup>7</sup> de la lampe, seule capable de contraster l’angoisse archétypale du néant nocturne.

De la sorte – au contraire de la lampe, qui est un motif capital de la poésie mallarméenne – le lit n’y apparaît que très rarement, exception faite pour la chambre d’Hérodiade, où pourtant le lit n’est que la “couche” froide de la princesse, “reptile inviolé”, pendant la “nuit blanche de glaçons et de neige cruelle”<sup>8</sup>; son “dais sépulcral”<sup>9</sup> le rapproche sans équivoque au tombeau, que d’une certaine manière Hérodiade exorcise en le transformant en livre, quand elle chante “le lit aux pages de vélin”<sup>10</sup>.

---

<sup>1</sup> Stéphane Mallarmé, *Le livre, instrument spirituel, Quant au livre, Divagations*, dans *Œuvres complètes II* (Paris: Gallimard, 2003), 224.

<sup>2</sup> Lettre à Paul Chabanaix, 20 mai 1896 [1897], dans Stéphane Mallarmé, *Correspondance. Lettres sur la poésie*, édition établie et annotée par Bertrand Marchal (Paris: Gallimard, 1995), 633.

<sup>3</sup> *Ibid.*, note 1.

<sup>4</sup> Stéphane Mallarmé, *Confrontation, Grands faits divers, Divagations*, dans *Œuvres complètes II*, 262.

<sup>5</sup> Bertrand Marchal, *La religion de Mallarmé* (Paris: Corti, 1988), 358.

<sup>6</sup> *Ibid.*, 359.

<sup>7</sup> Stéphane Mallarmé, *La dernière mode*, dans *Œuvres complètes II*, 528.

<sup>8</sup> Stéphane Mallarmé, *Hérodiade*, dans *Œuvres complètes I* (Paris: Gallimard, 1998), 21.

<sup>9</sup> *Ibid.*, 136.

<sup>10</sup> *Ibid.*

En réalité, c'est plutôt l'"absence éternelle de lit"<sup>11</sup> que nous retrouvons dans les vers de Mallarmé: il n'y a donc pas de livre de chevet, chez lui, à côté du "lit vide", "inutile et si claustral"<sup>12</sup>, si on prend au sens propre l'expression "livre de chevet"; mais si nous comprenons "livre de chevet" comme le livre de prédilection, le livre fondateur, lu et relu, avec une fréquentation assidue, alors Mallarmé avait lui-aussi son livre de chevet, ou plutôt non: son cahier de chevet, qu'il avait lui-même composé en 1860, témoignant de la "découverte conjointe de Baudelaire et de Poe"<sup>13</sup>. Il s'agit du premier cahier de *Glanes*, titre sous lequel "Mallarmé s'est constitué en 1860 une anthologie poétique personnelle"<sup>14</sup>; c'est que, après l'échec au baccalauréat (qu'il passera en automne), le jeune Mallarmé est en vacances à Versailles chez ses grands-parents, où il fréquente leur voisin, le vieux poète romantique Émile Deschamps et il est probable – comme le rappelle Jean-Luc Steinmetz – que celui-ci lui ait ouvert sa vaste bibliothèque, où il aurait recopié beaucoup de textes poétiques, dont certains poèmes de Poe en anglais et plusieurs *Fleurs du mal* de l'édition de 1857: "ce premier cahier – écrit Steinmetz – contient les éléments du puissant alliage dont sera formée sa poésie"<sup>15</sup>, et en effet, depuis lors, Baudelaire et Poe seront les maîtres reconnus et aimés pour toujours. Il y a cependant une certaine différence dans les rapports de Mallarmé avec ces deux grands poètes.

Si en 1862 Mallarmé parle de Baudelaire comme "d'un de [ses] maîtres les plus vénérés"<sup>16</sup>, si en 1864 il compte faire un article "sur le Spleen à Paris [*sic*] et sur l'œuvre de ce maître"<sup>17</sup>, si en 1865 il publie dans *L'Artiste* sa *Symphonie littéraire* consacrée à ces "maîtres inaccessibles dont la beauté [le] désespère"<sup>18</sup>, parmi lesquels domine Baudelaire ("L'hiver" – écrit-il – "quand ma torpeur me lasse, je me plonge avec délices dans les chères pages des *Fleurs du mal*. Mon Baudelaire à peine ouvert, je suis attiré dans un paysage surprenant"<sup>19</sup>), déjà en 1867 il estime de s'être émancipé de l'influence du Maître; en parlant de l'œuvre poétique de Léon Dierx *Les lèvres closes*, il écrit: "Le livre de Dierx est un beau développement de Leconte de Lisle. S'en sépara-t-il comme moi de Baudelaire?"<sup>20</sup>. Si Baudelaire a été le "génie tutélaire de ses années d'apprentissage"<sup>21</sup>, Mallarmé sait que désormais il se destine

---

<sup>11</sup> Stéphane Mallarmé, *Une dentelle s'abolit*..., dans *Poésies, Œuvres complètes I*, 42.

<sup>12</sup> Mallarmé, *Hérodiade*, 136.

<sup>13</sup> Bertrand Marchal, "Notice" à *Les poèmes d'Edgar Poe*, dans Mallarmé, *Œuvres complètes II*, 1753.

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> Jean-Luc Steinmetz, *Stéphane Mallarmé. L'absolu au jour le jour* (Paris: Fayard, 1998), 46.

<sup>16</sup> Lettre à Henri Cazalis, 5 mai 1862, dans Mallarmé, *Correspondance*, 46.

<sup>17</sup> Lettre à Albert Collignon, 11 avril 1864, *ibid.*, 176.

<sup>18</sup> Stéphane Mallarmé, *Symphonie littéraire*, dans *Œuvres complètes II*, 281.

<sup>19</sup> *Ibid.*, 282.

<sup>20</sup> Lettre à Henri Cazalis, 14 mai 1867, dans Mallarmé, *Correspondance*, 346.

<sup>21</sup> Marchal, *La religion de Mallarmé*, 63.

à un chemin nouveau<sup>22</sup>; en avouant la peur que suscite en lui cette tentative obligée, il reconnaît que c’est de l’œuvre de Baudelaire qu’il est parti et que, d’une certaine manière, il se prépare à en être en même temps le continuateur et l’innovateur:

Vraiment, – écrit-il – j’ai bien peur de *commencer* (quoique, certes, l’Éternité ait scintillé en moi et dévoré la notion survivante du Temps) par où notre pauvre et sacré Baudelaire a fini.<sup>23</sup>

Une dévotion et une admiration immenses transparaissent de ces quelques lignes, ainsi qu’un sentiment d’appartenance (“*notre pauvre et sacré Baudelaire*”), qui resteront pour toujours intacts; et pourtant Mallarmé y énonce lucidement la fin d’une trop étroite dépendance.

Mais si l’influence des poèmes baudelairiens est dépassée, Mallarmé n’oubliera jamais d’associer (avec une révérence admirée) le nom de Baudelaire à celui de Poe, auteur qui restera pour Mallarmé un génie indépassable; ce n’est pas un cas si l’édition Vanier des *Poèmes d’Edgar Poe*, publiée en 1889, sera dédiée “à la mémoire de Baudelaire”<sup>24</sup>, qui a su donner “une version magistrale des poèmes encadrés dans les contes”<sup>25</sup>, dont la traduction est “ce chef-d’œuvre d’intuition française [qui] précède une édition anglaise”<sup>26</sup>.

Toujours est-il que Poe représente pour Mallarmé “l’homme de génie”<sup>27</sup> dont il n’y a pas de grand poème qui “ne soit en son mode un chef-d’œuvre unique, et ne produise sous une de ses facettes, éclatante de feux spécieux, ce qui toujours fut pour Poe, fulgurant ou translucide, pur comme le diamant, la poésie”<sup>28</sup>; Poe est un défi actuel jusqu’à ses dernières années pour Mallarmé traducteur, qui par ailleurs sera toujours l’exécuteur le plus assuré de la poétique de Poe, celle de “peindre non la chose mais l’effet qu’elle produit”<sup>29</sup>.

Cependant, après la grande crise métaphysique, la fonction du cahier des poèmes pieusement retranscrits et certes profondément intériorisés, est désormais close. Que reste-t-il alors, pour Mallarmé, de ce que nous entendons par livre de chevet? Rien apparemment, d’autant plus qu’au fil du temps Mallarmé semble céder quelquefois au refus des livres: “La chair est triste hélas

---

<sup>22</sup> “Une entreprise – dit Stefano Agosti – qui allait se déclarer de plus en plus comme exceptionnelle et sans exemples” (“Le miroir de l’autre dans la poésie de Mallarmé: allusions, inscriptions, surimpressions”, dans *Forme del testo* [Milano: Cisalpino, 2004], 69).

<sup>23</sup> Lettre à Villiers de l’Isle-Adam, 24 septembre 1867, dans Mallarmé, *Correspondance*, 367.

<sup>24</sup> Stéphane Mallarmé, *Les poèmes d’Edgar Poe*, dans *Œuvres complètes II*, 723.

<sup>25</sup> Stéphane Mallarmé, *Scolies*, dans *Œuvres complètes II*, 770-771.

<sup>26</sup> *Ibid.*, 768.

<sup>27</sup> *Ibid.*, 772.

<sup>28</sup> *Ibid.*, 770.

<sup>29</sup> Lettre à Henri Cazalis, 30 octobre 1864, dans Mallarmé, *Correspondance*, 206.

et j'ai lu tous les livres"<sup>30</sup> écrivait-il déjà en 1865, affligé d'un Ennui encore tout baudelairien, et le recueil de *Poésies* "s'achève symboliquement sur des bouquins fermés"<sup>31</sup>. Mais il ne s'agit que de moments de courte haleine, car c'est plutôt la "lecture salvatrice"<sup>32</sup> qui domine, dans les pages de Mallarmé, où les poètes toujours "s'achemineront vers leur lampe"<sup>33</sup>.

Certes, ce n'est pas d'un livre de chevet que parle Mallarmé, lui qui – nous l'avons vu – abolit le lit et son chevet, lui qui, d'ailleurs, est "avare de confidences sur ses lectures"<sup>34</sup>, comme le note Bertrand Marchal, qui envisage chez Mallarmé "un génie butineur plus qu'un véritable lecteur"<sup>35</sup>; non un livre donc, mais LE LIVRE, "superposition de pages comme un coffret, défendant contre le brutal espace une délicatesse reployée infinie et intime de l'être en soi-même"<sup>36</sup>.

Il n'est pas dans mon intention de m'aventurer ici dans le chemin périlleux d'une réflexion globale sur le Livre de Mallarmé, chemin que d'ailleurs ont magistralement parcouru d'éminents spécialistes, bien plus aguerris que moi dans le déchiffrement des textes mallarméens<sup>37</sup>.

Ce que je voudrais proposer n'est qu'une simple relecture de la rêverie de Mallarmé que Marchal considère comme sa "religion privée du livre"<sup>38</sup>, la liturgie intime qu'on retrouve si souvent et selon des formes très variées dans les pages du poète, et qui n'est pas sans avoir quelques liens avec notre idée de livre de chevet, montrant entre autres la liaison du livre avec "le motif familier du meuble", comme le définit Albert Thibaudet<sup>39</sup>.

Nous en trouvons sans doute le modèle archétypal dans *Igitur*<sup>40</sup>, le conte inachevé que Mallarmé composait en 1869, en fonction homéopathique par rapport à la crise commencée avec la composition d'*Hérodiade*, pour "terrass-

---

<sup>30</sup> Stéphane Mallarmé, *Brise marine*, dans *Poésies*, 15.

<sup>31</sup> Bertrand Marchal, "Notice, notes et variantes" à *Poésies*, dans Mallarmé, *Œuvres complètes I*, 1206; le poème en question est *Mes bouquins refermés sur le nom de Paphos...*, *ibid.*, 44.

<sup>32</sup> Mallarmé, *Symphonie littéraire*, 282.

<sup>33</sup> Stéphane Mallarmé, *Le phénomène futur*, dans *Poèmes en prose*, *Œuvres complètes I*, 414.

<sup>34</sup> Marchal, *La religion de Mallarmé*, 67.

<sup>35</sup> *Ibid.*

<sup>36</sup> Stéphane Mallarmé, *Le genre ou des modernes*, *Crayonné au théâtre*, *Divagations*, dans *Œuvres complètes II*, 185.

<sup>37</sup> Je rappellerai au moins les deux éditions suivantes des notes mallarméennes: Jacques Cherer, *Le "Livre" de Mallarmé* (Paris: Gallimard, 1977); Jean-Pierre Richard, *Pour un tombeau d'Anatole* (Paris: Seuil, 1961); parmi les analyses critiques, il faut lire en particulier Jean-Pierre Richard, *L'univers imaginaire de Mallarmé* (Paris: Seuil, 1961), Julia Kristeva, *La révolution du langage poétique* (Paris: Seuil, 1974), et surtout l'étude magistrale et incontournable de Marchal, *La religion de Mallarmé*, guide précieux dans mes propres réflexions.

<sup>38</sup> Marchal, *La religion de Mallarmé*, 519.

<sup>39</sup> Albert Thibaudet, *La poésie de Stéphane Mallarmé* (1913) (Paris: Gallimard, 1930), 47.

<sup>40</sup> Ce "testo a valore assoluto" selon Carlo Bo, *Mallarmé* (Milano: Rosa e Ballo Editori, 1945), 12.



ser le vieux monstre de l'Impuissance"<sup>41</sup>. On se rappelle les lieux qui structurent le conte: la chambre d'un château à minuit<sup>42</sup>, un long corridor et des escaliers descendant dans la salle souterraine où se trouvent les cendres des ancêtres d'Igitur. Celui-ci, "ultime héritier de sa race"<sup>43</sup> s'apprête à accomplir la tâche dont il est chargé, celle d'abolir le hasard par un acte absolu. Or, dans la chambre d'exorde, "cette chambre héritée de Poe mais peut-être aussi des romans gothiques", dit Yves Bonnefoy<sup>44</sup>, dans cette "chambre du temps"<sup>45</sup> où résonnent les douze coups de minuit, l'heure nulle, s'entasse un "mystérieux ameublement"<sup>46</sup> très chargé ("étouffé et étouffant" dit Claudel<sup>47</sup>), aux lourds rideaux d'abord frémissants puis immobiles et aux meubles d'ébène massif décorés de chimères aux "anneaux convulsifs"<sup>48</sup>; encore, l'ameublement comprend la pendule (qui aurait dû garder "le temps [...] présent dans la chambre"<sup>49</sup>), la glace (devant laquelle Igitur s'asseyait pour ne pas "douter de [lui]"<sup>50</sup>), et surtout une bougie éclairant "la pâleur d'un livre ouvert que présente la table; page et décor ordinaires de la Nuit"<sup>51</sup>: il s'agit du "grimoire [...] annonçant [la] négation du hasard"<sup>52</sup>, c'est-à-dire la prédiction de la tâche confiée à Igitur, celle d'accomplir un acte qui devrait abolir le hasard.

---

<sup>41</sup> Lettre à Henri Cazalis, 14 novembre 1869, dans Mallarmé, *Correspondance*, 451. Pour un approfondissement de la crise métaphysique de Mallarmé et pour une analyse d'*Igitur*, voir Georges Poulet, *Études sur le temps humain*, vol. II, *La distance intérieure* (Paris: Plon, 1952), 323-333.

<sup>42</sup> À ce propos, Gardner Davies écrit: "L'un des moyens traditionnels d'isoler l'action dramatique consiste [...] à la situer dans une chambre où ne pénètre aucune influence étrangère. Mallarmé [...] avait eu recours à cette solution dans *Igitur*, où il s'efforça [...] de rendre la 'chambre du temps' aussi éternelle que possible", *Vers une explication rationnelle du Coup de Dés* (Paris: Corti, 1953), 84.

<sup>43</sup> Bertrand Marchal, *Lecture de Mallarmé* (Paris: Corti, 1985), 261.

<sup>44</sup> Yves Bonnefoy, "Igitur et la photographie", dans *Mallarmé 1842-1898. Un destin d'écriture*, éd. par Yves Peyré (Paris: Gallimard - Réunion des Musées Nationaux, 1998), 69.

<sup>45</sup> Stéphane Mallarmé, *Igitur ou la folie d'Elbehnnon*, dans *Œuvres complètes I*, 483.

<sup>46</sup> *Ibid.*

<sup>47</sup> Paul Claudel, "La catastrophe d'Igitur", dans *Positions et propositions I* (1928) (Paris: Gallimard, 1959), 200. Selon Brigitte Bercoff ("Mallarmé: la poésie ou rien", dans *Riens et petits riens. Hommage à Martine Courtois*, textes rassemblés par Jacques Poirier [Dijon: Éditions ABELL, 2008], 99) "l'univers poétique se réduit bientôt à un mobilier, toujours le même, des poèmes en prose de 1864 à *Igitur* en 1869: un mobilier sans couleur et sans âge, crédences, croisées, miroir, bibelots, tentures et rideaux". En réalité, cette thématique va bien au-delà d'*Igitur* et aussi du sens (correct mais incomplet) que lui attribue Bercoff, soit l'appropriation et la déréalisation des choses, que l'évocation poétique pose "au seuil du non être". Il me semble que Maurice Blanchot en donne une interprétation plus accomplie quand il écrit: "En même temps que brille pour s'éteindre le frisson de l'irréel devenu langage, s'affirme la présence insolite des choses réelles devenues pure absence, pure fiction", *L'espace littéraire* (Paris: Gallimard, 1955), 43.

<sup>48</sup> Mallarmé, *Igitur*, 499.

<sup>49</sup> *Ibid.*, 498.

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> *Ibid.*, 484.

<sup>52</sup> *Ibid.*, 478.

Ce grimoire (qu’Igitur emporte avec la bougie dans sa descente vers la salle souterraine, “l’un annonçant cette négation du hasard, l’autre éclairant le rêve où il en est”<sup>53</sup>), ce grimoire – disais-je – n’est pas sans liens, en tant que texte hermétique difficile à déchiffrer, avec le rêve d’“une langue immaculée”<sup>54</sup>, avec les “fermoirs d’or des vieux missels” et les “hiéroglyphes inviolés des rouleaux de papyrus”<sup>55</sup> qu’évoquait Mallarmé dans *Hérésies artistiques. L’art pour tous* (1862); il s’agit cependant d’un “texte trop fameux” comme le souligne Bertrand Marchal<sup>56</sup>, écrit à vingt ans et jamais repris par le poète, que pourtant les commentateurs ont souvent utilisé comme un “bréviaire *ne varietur* de l’esthétique mallarméenne”<sup>57</sup> et de sa mystique du livre, tandis qu’une évolution profonde (tout au long des années 1860-1870) marque fortement l’une et l’autre; on peut bien affirmer que le grimoire d’*Igitur*, après les vieux missels aux fermoirs d’or et les hiéroglyphes inviolés des parchemins, constitue en fait le dernier et le plus accompli avatar du livre conçu comme le révélateur de l’Absolu, en laissant par la suite la place (comme nous allons le voir) à un livre également essentiel mais différent.

Certes, le mot “grimoire” ne disparaît pas des textes mallarméens; nous le retrouvons rien de moins que dans *l’Hommage à Wagner* (1886) et dans la *Prose (pour des Esseintes)* (1870/1884); mais son sens et sa fonction ont changé radicalement, en signifiant désormais l’œuvre poétique conçue selon la nouvelle Weltanschauung et la nouvelle esthétique énoncées dans la célèbre lettre à Cazalis du 28 avril 1866, qui resteront dorénavant toujours les siennes:

Oui, je le sais, nous ne sommes que de vaines formes de la matière, – mais bien sublimes pour avoir inventé Dieu et notre âme. Si sublimes, mon ami! que je veux me donner ce spectacle de la matière ayant conscience d’elle, et, cependant, s’élançant forcenément dans le Rêve qu’elle sait n’être pas, chantant l’Âme et toutes les divines impressions pareilles qui se sont amassées en nous depuis les premiers âges, et proclamant, devant le Rien qui est la vérité, ces glorieux mensonges! Tel est le plan de mon volume Lyrique, et tel sera peut-être son titre, La Gloire du Mensonge ou le Glorieux Mensonge.<sup>58</sup>

Ce texte capital énonce toutes les implications de ce qui devrait être le parcours spirituel de l’homme contemporain, de ce qui doit être – en tout cas – le travail du “littérateur pur et simple” que, selon ses propres mots, Mallarmé va redevenir<sup>59</sup>: “revivre – c’est lui qui le répète dans une autre lettre – la vie de l’humanité depuis son enfance et prenant conscience d’elle-même”<sup>60</sup>, c’est-à-dire acquérir la conscience claire que la vérité est le Néant, et pourtant,

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> Stéphane Mallarmé, *Hérésies artistiques. L’art pour tous*, dans *Œuvres complètes II*, 361.

<sup>55</sup> *Ibid.*

<sup>56</sup> Marchal, *La religion de Mallarmé*, 447.

<sup>57</sup> *Ibid.*, 497.

<sup>58</sup> Lettre à Henri Cazalis, 28 avril 1866, dans Mallarmé, *Correspondance*, 297-298.

<sup>59</sup> Lettre à Henri Cazalis, 3 mars 1871, *ibid.*, 496.

<sup>60</sup> Lettre à Henri Cazalis, 19 février 1869, *ibid.*, 425.

“devant le Rien qui est la vérité”, s’élancer dans le Rêve, choisir en somme sciemment la fiction des glorieux mensonges<sup>61</sup>, dont l’instrument est le langage et l’aboutissement est le livre, le titre duquel, *La gloire du mensonge*, alterne avec celui évoqué dans une autre lettre, *Somptuosité du néant*<sup>62</sup>.

En 1885, à Verlaine qui lui avait demandé des renseignements biographiques pour son œuvre *Les hommes d’aujourd’hui*, Mallarmé répond par une lettre, elle aussi très célèbre, où – en évoquant son travail poétique idéal – il revient à sa vision de la littérature et du Livre:

[...] à part les morceaux de prose et les vers de ma jeunesse et la suite, qui y fait écho [...], j’ai toujours rêvé et tenté autre chose, avec une patience d’alchimiste [...]. Quoi? [...] un livre, tout bonnement, en maints tomes, un livre qui soit un livre, architectural et prémédité, et non un recueil des inspirations de hasard, fussent-elles merveilleuses... J’irai plus loin, je dirai: le Livre persuadé qu’au fond il n’y en a qu’un, tenté à son insu par quiconque a écrit, même les Génies. L’explication orphique de la Terre, qui est le seul devoir du poète et le jeu littéraire par excellence.<sup>63</sup>

Nous reconnaissons dans “l’explication orphique de la Terre, qui est le seul devoir du poète” et dans la fiction (“le jeu littéraire par excellence”)<sup>64</sup> les mêmes propositions de la lettre citée plus haut sur le Glorieux Mensonge: car l’explication orphique de la Terre n’est rien d’autre que la conscience définitive qu’au delà de la matière il n’y a que le Néant, comme le signifie depuis la nuit des temps celle que Mallarmé (d’après George William Cox et Max Müller) appelle “la tragédie de la nature”, soit la catastrophe céleste du couchant se dissolvant dans le néant nocturne. Mais afin d’acquérir la conscience du néant, il faut retrouver en soi la source qui l’a toujours nié, il faut revivre les rêves d’une humanité qui n’a jamais pu accepter l’idée du néant en lui opposant l’invention des illusions divines, pour enfin traduire sous le signe de la fiction (sous le signe de la Beauté) ces glorieux mensonges.

Cependant, dans la lettre à Verlaine deux idées nouvelles se sont ajoutées, par rapport à ce que Mallarmé écrivait à Cazalis en 1866; la première: le Livre destiné à donner, par la beauté littéraire de la fiction, l’explication orphique de la Terre, n’est pas un simple projet du poète; non, ce Livre existe déjà, latent, archétypal, universel, tenté (et c’est la seconde idée nouvelle) par tous ce qui écrivent, “par quiconque a écrit, même les Génies”.

Nous retrouvons cette même conception dans la lettre de l’année suivante, envoyée en 1886 à Vittorio Pica, qui demandait à Mallarmé de définir la littérature:

---

<sup>61</sup> Sur la fiction mallarméenne (de dérivation cartésienne) et sur ce que le critique définit comme “mensonge admirable”, voir Poulet, *La distance intérieure*, 334-339.

<sup>62</sup> Lettre à Henri Cazalis, 3 avril 1870, dans Mallarmé, *Correspondance*, 470.

<sup>63</sup> Lettre à Paul Verlaine, 16 novembre 1885, *ibid.*, 585-586.

<sup>64</sup> Sur la fiction selon Mallarmé cf. Claude Abastado, *Expérience et théorie de la création poétique chez Mallarmé* (Paris: Lettres Modernes, “Archives des Lettres Modernes”, 119, 1970), 23-25.

Je crois que la Littérature, reprise à sa source qui est l'Art et la Science<sup>65</sup>, nous fournira [...] un Livre, explication de l'homme, suffisante à nos plus beaux rêves. Je crois tout cela écrit dans la nature de façon à ne laisser fermer les yeux qu'aux intéressés à ne rien voir. Cette œuvre existe, tout le monde l'a tentée sans le savoir; il n'est pas un génie ou un pitre [...] qui n'en ait retrouvé un trait sans le savoir. Montrer cela et soulever un coin du voile de ce que peut être pareil poème, est dans un isolement mon plaisir et ma torture.<sup>66</sup>

“Cette œuvre existe, tout le monde l'a tentée sans le savoir” : on comprend dès lors la valeur mystérieuse presque sacrée du livre, de tout livre littéraire (qui contient au moins un trait du Grand Œuvre), ainsi que la solennité du rite de la lecture, consentant finalement de “soulever un coin du voile”; il écrit, par exemple, pour signifier la supériorité du livre sur le théâtre:

Oui, le Livre [...] suffit [...]. Par une mentale opération et point d'autre, lecteur je m'adonne à abstraire la physionomie, sans le déplaisir d'un visage exact penché, hors de la rampe, sur ma source ou âme. Ses traits réduits à des mots, un maintien le cédant à l'identique disposition de phrase, tout ce pur résultat atteint pour ma délectation noble, s'effarouche d'un interprète.<sup>67</sup>

Toujours à propos des merveilles du théâtre lu (dans ce cas il s'agit d'une comédie d'Henri Becque):

À la rigueur un papier suffit pour évoquer toute pièce: aidé de sa personnalité multiple chacun pouvant se la jouer dedans [...]; c'est ma vision de lecteur à l'écart [...]. La phrase chante [...] un motif amer et franc, je ne l'en perçois pas moins écrite, dans l'immortalité de la brochure.<sup>68</sup>

Le théâtre est donc “déjà virtuel dans le livre [...]: toute scène réelle est un pis-aller par rapport à l'esprit du lecteur, tout à la fois décorateur, metteur en scène et acteur”<sup>69</sup>; ainsi “un livre, dans notre main, s'il énonce quelque idée auguste, supplée à tous les théâtres, non par l'oubli qu'il en cause mais les rappelant impérieusement, au contraire”<sup>70</sup>.

Aussi, Mallarmé conçoit-il la lecture comme un acte solennel, religieux en quelque sorte:

Le repliement vierge du livre [...] prête à un sacrifice dont saigne la tranche rouge des anciens tomes; l'introduction d'une arme, ou coupe-papier, pour

---

<sup>65</sup> “[...] science du langage et science de l'homme” précise Marchal, *La religion de Mallarmé*, 532.

<sup>66</sup> Lettre à Vittorio Pica, 27 novembre 1886, dans Mallarmé, *Correspondance*, 593-594. Pica publia ce morceau de lettre dans la *Gazzetta letteraria*, dans son article sur Mallarmé, “I moderni Bizantini”; le passage est publié aussi dans Stéphane Mallarmé, *Sur le théâtre et sur le livre*, dans *Œuvres complètes II*, 657.

<sup>67</sup> Mallarmé, *Le genre ou des modernes*, 185.

<sup>68</sup> *Ibid.*, 182.

<sup>69</sup> Marchal, *La religion de Mallarmé*, 228-229.

<sup>70</sup> Stéphane Mallarmé, *Solennité, Crayonné au théâtre*, dans *Œuvres complètes II*, 201.

établir la prise de possession. Combien personnelle plus avant, la conscience, [...] quand elle se fera participation, au livre [...] deviné comme une énigme – presque refait par soi. Les plis perpétueront une marque, intacte, conviant à ouvrir, fermer la feuille, selon le maître.<sup>71</sup>

Ce dernier passage du "volume, qu'attend le sanglant sacrifice du coupe-papier"<sup>72</sup>, nous ramène à la sacralité du livre ("l'absoluité du livre", dit Jean Royère<sup>73</sup>), au livre "instrument spirituel"<sup>74</sup>, au "divin bouquin"<sup>75</sup> "mental instrument par excellence"<sup>76</sup>, "lui suprême"<sup>77</sup> par rapport au journal; en effet

Le pliage est, vis-à-vis de la feuille imprimée grande, un indice, quasi religieux; qui ne frappe pas autant que son tassement, en épaisseur, offrant le minuscule tombeau, certes, de l'âme.<sup>78</sup>

Or, cet acte solennel de la lecture, cette pénétration dans le petit tombeau de l'âme, ne peut être que très intime et solitaire, s'accomplissant dans la paix silencieuse d'un calme intérieur domestique, d'autant plus qu'"entre les feuillets et le regard règne un silence [...], condition et délice de la lecture"<sup>79</sup>.

Aussi, Mallarmé n'hésite-t-il pas à définir comme une solennité tout intime celle "de placer le couteau d'ivoire dans l'ombre que font deux pages jointes d'un volume"<sup>80</sup>.

Ce passage est tiré de *La dernière mode* (1874), le journal féminin dont Mallarmé fut l'unique rédacteur; le ton du journal, volontairement très mondain, gracieusement frivole, attentif aux moindres nuances de la *fashion* et à sa liturgie saisonnière, ne doit pas nous abuser: des suggestions considérables constellent les pages charmantes de la revue, qui se propose d'"étudier la Mode comme un art"<sup>81</sup> et réserve aux livres et à la lecture une place importante, car "toutes les femmes aiment les vers autant que les parfums ou les bijoux ou encore les personnages d'un récit à l'égal d'elles-mêmes"<sup>82</sup>.

Il y a ainsi des "œuvres célèbres qui [...] demeureront, ouvertes ou fermées, sur la marqueterie ancienne ou les soieries orientales des tables de

---

<sup>71</sup> Mallarmé, *Le livre, instrument spirituel*, *Quant au livre*, *Divagations*, 226-227.

<sup>72</sup> Roger Bellet, *Mallarmé. L'encre et le ciel* (Seysssel: Éditions du Champ Vallon, 1987), 191.

<sup>73</sup> Jean Royère, *Mallarmé* (Paris: Messein, 1931), 55.

<sup>74</sup> *Ibid.*, 224.

<sup>75</sup> *Ibid.*, 227.

<sup>76</sup> Mallarmé, *Solennité*, 203.

<sup>77</sup> Mallarmé, *Le livre, instrument spirituel*, 224.

<sup>78</sup> *Ibid.*

<sup>79</sup> Stéphane Mallarmé, *Mimique*, *Crayonné au théâtre*, dans *Œuvres complètes II*, 179.

<sup>80</sup> Mallarmé, *La dernière mode*, 497.

<sup>81</sup> *Ibid.*, 637.

<sup>82</sup> *Ibid.*, 495.

salon”<sup>83</sup>; il y a des livres, “placés sur la laque de [la] bibliothèque”<sup>84</sup>, qui sont les “charmeurs [...] des soirées intimes de ces jours de chez soi, une fois les enfants endormis, et quand aux éclats de leur fête succède, pour une heure ou deux, la lampe tranquille”<sup>85</sup>; il y a des livres magnifiquement illustrés, des “éditions de bibliophile précieuses [...], ces nobles tomes sur Chine”<sup>86</sup> à offrir comme cadeaux le jour de l’an.

Surtout, des pages de *La dernière mode*, il surgit l’image de la femme-lectrice, gardienne de la préciosité aussi bien du livre que de son élégant foyer, riche en laques, écrins, flacons, soieries ornées de chimères (un peu comme dans la chambre d’*Igitur*):

Seule, une dame, dans son isolement de la Politique et des soins moroses, a le loisir nécessaire pour que s’en dégage, sa toilette achevée, un besoin de se parer aussi l’âme. Que tel volume demeure huit jours entr’ouvert, comme un flacon, sur les soieries, ornées de chimères, des coussins; et que cet autre passe de ce lieu d’épreuve sur les laques d’un cabinet stable, non loin des écrins fermés jusqu’à la prochaine fête: voilà notre façon simple de juger.<sup>87</sup>

La même atmosphère, amplifiée toutefois, solennelle et bien autrement symbolique se respire dans un texte fondamental de Mallarmé, la conférence sur *Villiers de l’Isle-Adam* (1890), qui n’est pas seulement “une des grandes oraisons funéraires de notre littérature”, comme le note Bertrand Marchal<sup>88</sup>, mais aussi une méditation, empreinte d’une profonde émotion et d’une fidélité amicale sans faille, sur l’écriture et sur le livre. Dans le troisième chapitre, une évocation surgit, celle de la femme-lectrice, “maîtresse de céans”<sup>89</sup> et prêtresse d’une liturgie domestique activée par le livre; car c’est grâce à lui que “le rêve se propage”<sup>90</sup> vers le très riche ameublement et transforme la banalité d’un intérieur bourgeois dans la sacralité d’un sanctuaire domestique:

Voyez l’usage d’un livre, si par lui se propage le rêve: il met l’intérieure qualité de quiconque habite des milieux, autrement banals, je le dis et pardon! si n’y éclatent que les entretiens d’une visite ou ceux ordinaires des *five o’clock*, en rapport avec ce délicieux entourage [il s’agit du trop riche mobilier, des bibelots abolis, sans usage, des morceaux d’étoffes d’Orient, chimères tangibles, évoqués plus haut dans ce même texte] [délicieux entourage] qui sinon ment.

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, 628.

<sup>84</sup> *Ibid.*, 645.

<sup>85</sup> *Ibid.*, 644.

<sup>86</sup> *Ibid.*, 648.

<sup>87</sup> *Ibid.*, 496.

<sup>88</sup> Bertrand Marchal, “Notice” à Stéphane Mallarmé, *Villiers de l’Isle-Adam*, dans *Œuvres complètes II*, 1579.

<sup>89</sup> Mallarmé, *Villiers de l’Isle-Adam*, 42.

<sup>90</sup> *Ibid.*, 41.

Sur la table, autel dressant l'offrande du séjour, cela convient que le volume, je ne dis pas anime incessamment des lèvres, figurées bien dans leur jolie inoccupation par un loisir de bouquet de roses issu de quelque beau vase à côté: mais – soit là – simplement – avec un air de compagnon feuilleté – on ne sait quand – et au besoin – pour que vraisemblablement le tapis où ce coffret spirituel aux cent pages, entr'ouvert, avec intention fut posé, en fasse comme tomber authentiquement ses plis brodés d'arabesques significatifs et de monstres.

Ainsi se conjure la susceptibilité d'honnêtes lares [...] ombrageux à toute intrusion, même celle de la maîtresse de céans, si elle n'était pas, au fond de soi, leur égale.<sup>91</sup>

Cette longue citation se justifie non seulement par la beauté de la page, mais aussi parce qu'elle atteste le rêve d'une véritable religion domestique: la table (avec son tapis décoré d'arabesques et de monstres) devient l'autel orné de son parement symbolique, offrant (comme une pyxide) le livre, coffret spirituel aux cent pages, capable d'authentifier (donc de sacraliser, comme l'atteste l'apaisement des lares) tout l'intérieur, son ameublement et sa maîtresse-vestale.

Ce qui plus est, une dernière suggestion, quant au livre, surgit de cette page: nous y découvrons en effet que le livre-pyxide est là, sur la table-autel, exerçant sa fonction liturgique, sans qu'on le lise nécessairement. Mallarmé y revient aussi dans d'autres textes; quand il affirme par exemple que tout le monde sait que les poètes existent sans en connaître les œuvres, il écrit:

Une époque sait, d'office, l'existence du Poète [...].

Feuillets de hollande ancien ou en japon, ornement de consoles, en l'ombre; ni quoi que ce soit, décidant l'essor extraordinaire en l'abstention d'aucune annonce, le fait a lieu ou le miracle.<sup>92</sup>

Encore, il sait évoquer "le chatoisement des brochures"<sup>93</sup> en imaginant une future bibliothèque virtuelle, qui pourtant "existe, en la mémoire de tous comme une richesse dont on se doute"<sup>94</sup>; voici la mystérieuse bibliothèque:

Le Règne, absolu, en soi, l'Esprit – sa marque, les livres [...] honorent la désuétude maintenant d'appartements royaux: ainsi se comprendrait une bibliothèque, dans un corps impénétrable de palais; à quoi tel écrit participer, apothéose. Un texte [...] durant des silences, étincellera, en la docte sépulture, l'or des titres, confrontés à eux-mêmes, pour lumière – entre ce résumé impersonnel de gloire et la majorité le connaissant par oui-dire, une secrète, honorable communication se rattache, qui suffit au bienfait. Personne n'en ignore mais ne heurte à l'objection d'une porte dressée comme la tombe.<sup>95</sup>

---

<sup>91</sup> *Ibid.*, 41-42.

<sup>92</sup> Stéphane Mallarmé, *Étalages, Quant au livre*, dans *Œuvres complètes II*, 222-223.

<sup>93</sup> Stéphane Mallarmé, *Crise de vers, Divagations, ibid.*, 204.

<sup>94</sup> Stéphane Mallarmé, *Sauvegarde, Grands faits divers, Divagations, ibid.*, 269.

<sup>95</sup> *Ibid.*

Livre de chevet, chez Mallarmé? Non, l'absolu du livre, plutôt, car le livre existe et répand le rêve tout seul, même sans lecteur:

Impersonnifié, le volume [...] ne réclame approche de lecteur. Tel, saché, entre les accessoires humains, il a lieu tout seul: fait, étant. Le sens enseveli se meut et dispose, en chœur, des feuillets. [...] certaines conclusions d'art extrêmes [...] peuvent éclater, diamantairement, dans ce temps à jamais, en l'intégrité du Livre.<sup>96</sup>

---

<sup>96</sup> Stéphane Mallarmé, *L'action restreinte*, *Quant au livre*, *ibid.*, 217-218.